

VIEILLE RANCUNE

Il riait à ma vue, il riait de mon cœur.
L'argent gonflait son être et son orgueil immense ;
Il semblait par son rire et son air d'impudence
M'accabler sous le poids de son déclin vainqueur.

Et je baissais le front devant son œil moqueur ;
Je refoulais en moi mon rêve et ma souffrance,
Espérant même encore, dans ma désespérance,
Le voir un jour brisé par le Destin vengeur.

Et sans qu'il y parût de malveillance aucune,
J'ai gardé dans mon âme une vieille rancune
Qui, loin de disparaître, a su grandir beaucoup.

Il n'est plus ! Que l'on prie et qu'aux pauvres l'on donne.
La mort, maître absolu, l'a fauché d'un seul coup.
Et devant le cercueil je passe et j'ai pardonné.

LÉON DE LA MORINERIE.

Londres, décembre 1892.

NOS CORRESPONDANTS A L'ÉTRANGER



Léon de La Morinerie

R

RANCHEMENT, je me réjouis comme d'une bonne fortune, et à bon droit ce semble, de pouvoir continuer par la sympathique personnalité que je viens aujourd'hui présenter aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, l'intéressante série de "nos correspondants à l'étranger."

M. Léon de La Morinerie est un des jeunes poètes et publicistes parisiens,

dans la classe des amateurs et parmi ceux qui se font gloire d'être classiques, sérieux, pratiques, sur lesquels les lettres françaises peuvent le plus justement faire reposer leurs espérances d'avenir.

Sa carrière littéraire, qu'il a suivie en artiste bien plutôt qu'en mercenaire, comme il y en a tant de nos jours, n'a pas été non plus aussi tout à fait remplie qu'on en voit un grand nombre. Néanmoins, ses états de service, brillants dans leur modestie bien peu prétentieuse, et étrangère à la vaine ambition, ont amplement suffi à démontrer tout ce qu'on peut attendre de lui pour le jour où, enfin gagné complètement par les charmes de la Muse qui le caresse, il consentirait à lui vouer toutes ses aptitudes et ses attentions.

M. de La Morinerie sort à peine de la période de première jeunesse. Enfant de Paris, — comme e maître, Coppée, s'en fait gloire toujours, — il est

né le 25 mai 1861. C'est au collège Rollin que le jeune La Morinerie commença le cours de ses études supérieures, pour aller ensuite le compléter au lycée Henri IV. A son stage dans cette dernière institution se rattache une heureuse légende, bien touchante : elle fit éclore dans notre aimable confrère parisien son gracieux talent de poète.

Un jour, Alfred de Musset, l'enfant gâté des Muses, l'inoubliable auteur de *Rolla*, des *Nuits*, et de cent chefs-d'œuvres encore, avait été, lui aussi, élève du lycée Henri IV. Or, il se trouva, par un hasard singulier et charmant, que notre jeune ami fut placé au même pupitre exactement qui avait été celui du grand poète ; où, même, celui-ci, fantaisie d'enfant terrible, avait inscrit son nom dans le bois : présage du prodige qu'allait opérer sa merveilleuse lyre dans l'esprit et le cœur de son siècle oublieux.

Cette succession insigne semblait imposer au jeune élève de 3^{me} l'obligation de faire sa cour aux Muses, à son tour. Il céda à cette tentation charmante, et il en résulta, comme M. de La Morinerie le dit lui-même complaisamment, "quelques élucubrations qui parurent dans quelques mauvaises feuilles de choux de Paris et de Province." Bien des poètes de race ont ainsi gardé le souvenir de ces triomphes écoliers, dont ils furent si glorieux un jour, et que, en vieillissant, ils en viennent à apprécier bien différemment. Cela ne rabaisse pas leur talent, et fait au contraire ressortir leur jugement droit : ils n'en sont que plus méritants ; et M. Léon de La Morinerie compte parmi ceux-là.

Avec de pareilles dispositions, M. de La Morinerie, en quittant les bancs de l'école, ne pouvait pas résister tout à fait à l'envie de faire au moins un peu de littérature, voire même de journalisme. Lui aussi, il subit l'entraînement. Mais cependant, engagé qu'il se trouvait être dans une carrière tout autre, ses travaux littéraires, comme je le disais plus haut, n'ont pas encore été jusqu'ici bien nombreux.

Deux fines comédies, qu'il intitule respectivement *Le Suisse imaginaire* et *C'est la tante*, ont été préparées par lui pour la scène, "qu'elles n'ont pas encore affrontée," avoue modestement l'auteur, mais où je ne doute pas qu'elles rencontreraient un franc succès.

Emporté par sa destinée vers les rivages méditerranéens de l'Algérie, si justement aimés de tout Français, c'est là, sous le chaud soleil d'Afrique, qu'il laissa éclore au grand jour de la publicité ses rimes de jeunesse, avec cette humble rubrique : *Quelques Riens*. Ces timides exemplaires s'enlevèrent si vite, ils lui valurent tant de sincères compliments qu'il se décida à en accorder aux instances de ses amis une seconde édition, révisée et augmentée de plus de la moitié, sous ce nouveau titre, patriotique et heureusement trouvé : *France-Algérie*. Ce gentil recueil renferme, parmi quelques pièces moins fortes sans doute, de véritables bijoux de poésie, et suffirait à étayer solidement la réputation de poète, au cœur ferme, à l'âme haute, à la rime chaude, de M. de La Morinerie, lors même qu'il tarderait encore à nous donner ce prochain volume, qu'il a bien voulu nous laisser espérer depuis quelques mois, ses *Rimes d'été*.

En fait de journalisme, M. Léon de La Morinerie a collaboré à maintes publications périodiques : mentionnons plus particulièrement le *Gleaner* et LE MONDE ILLUSTRÉ de Montréal. Surtout, il a rédigé, avec cœur, esprit et talent, cette vaillante revue, organe pur et sincère de sympathie française interocéanique, qui s'appelait *La Revue des Deux-Frances* (Algérie et Canada). Bien qu'elle n'ait eu qu'une année d'existence jusqu'à maintenant, — nous espérons encore en sa résurrection ! — elle a eu le temps de démontrer pleinement à quels excellents et pratiques résultats pouvaient aboutir ses généreux efforts, bien compris et soutenus.

A la *Revue des Deux-Frances*, dans sa collaboration étrangère, partout, M. de La Morinerie a prouvé que sa facilité poétique ne le trahit pas lorsqu'il s'agit de monter un superbe article de genre ou une délicate nouvelle.

Mieux que personne, les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont pu se convaincre de son savoir-faire, qui ont eu l'avantage de le lire assez fréquemment

dans nos colonnes. Aujourd'hui encore que sa dernière poésie y tient une si bonne place, ils doivent en priser hautement la satisfaction et souhaiter, comme moi, qu'il nous prête pour longtemps le concours de sa plume si finement taillée.

En les Saint-Elme

TANTE SOPHIE



AINCRE ses répugnances, voilà qui est vite dit ; mais vous, qui que vous soyez, homme, femme surtout, enfant peut-être, ne retrovez-vous pas, en feuilletant le passé, quelque petite laideur, quelque petit vice, quelque petit rien qui vous a fait prendre en grippe le plus innocent des mortels, voire même la

la plus charmante personne d'ailleurs, parce qu'ils parlaient du nez, où parce qu'ils avaient au sourcil gauche ou droit un grain de beauté, parcequ'ils vous agaçaient et vous déplaisaient enfin, et, sans vous en donner de raisons ? Ne l'avouez pas tout haut, rappelez-vous seulement qu'un tel vous produit encore cet effet et qu'une telle excite votre bile sous l'influence de semblables causes ; alors, vous saurez comment tante Sophie, si gentille et si bonne, était mon cauchemar.

Charmante et laide, bonne et perverse, attrayante et repoussante, voilà ce qu'était à mes yeux tante Sophie, suivant que j'y pensais ou non à ce hideux... Jamais je ne vous révélerai le fin mot de mon antipathie !

Elle possédait toutes les vertus, et, vertus, générosité, richesse, amour, étaient gâtés par ce défaut, un seul, mais si dégradant, si contre nature...

Non, je ne l'avouerai pas ; vous ririez de moi ; vous rejetteriez sur toute ma famille le défaut de ma tante ; vous diriez que j'ai du sang de sylvain, de faune, de Bacchus ; vous inspecteriez mon front quand j'ôtterais mon chapeau, mes pieds quand je me baignerais, mes doigts quand j'arracherais mes gants ; et ce serait injuste, inique, intolérable, vous comprenez ; car, si j'ai tant d'horreur pour le *doigt fourchu* de ma tante, c'est que les miens sont parfaits, effilés et réguliers !

Ah ! guigne, je me suis coupé ! Eh bien ! puisque vous savez que dans ma parenté se rencontre pareille marque du courroux de la nature, qu'une monstruosité semblable dépare ma race, que mes ennemis, mes jaloux, dans la chaleur de la dispute ou l'aveuglement de la calomnie, pourraient me lancer au visage ce sarcasme et ce reproche immérités, pour me perdre dans l'estime de mes électeurs ou de la femme que je courtiserais, — va, ponce fourchu, — puisque je suis mis au pied du mur ; enfin, je ne cacherai rien, non, rien du tout, et vous jugerez que tante Sophie n'était pas en faute d'avoir un ponce fourchu et que vous ne devez point vous en prendre à moi qui déteste souverainement tout ce qui frise le fourchu, depuis les noces de tante Sophie ; ainsi, depuis que tante Sophie est ma tante.

Pourtant, jamais fête n'avait promis à mon imagination plus de rubans, de plats sucrés et de gâteaux en citadelles, en tours gigantesques, en clochers tout neigeux de sucre et de crème. La veille, l'oncle Pierre avait invité mon père à transporter, à la ferme des Bratinettes, le trousseau de la fiancée. Ma future tante Sophie avait coiffé sainte Catherine, il y avait bien longtemps, sans doute ; mais l'oncle Pierre était veuf, ce qui rapprochait les distances. Il avait cherché, parmi les personnes d'humeur rassise, la plus riche avant tout.

Sophie L'Étang, que le destin avait oubliée toujours, malgré ses écus, donna sa main à l'oncle Pierre. Laquelle de ses mains ? La droite, dont le ponce était fourchu ? Je ne sais ; j'ignorais encore l'oncle Pierre n'agissait point dans les ténèbres ; il était pratique, presque pingre, sûre-